

ENRIQUE MOLINA

POÈMES - POEMAS

Choisis et traduits de l'espagnol par

FEDERICO GORBEA et MICHÈLE CLUZEL



COLLECTION NADIR

*Edité par les soins du Centre Culturel Argentin, Paris.
Sans valeur commerciale.*

ENRIQUE MOLINA

Nació en Buenos Aires en 1910.

Obras principales:

- Las cosas y el delirio (1941)
- Pasiones terrestres (1946)
- Costumbres errantes o La redondez de la tierra (1951)
- Amantes antípodas (1961)
- Fuego libre (1962)
- Las bellas furias (1966)
- Hotel pájaro (antología, 1967)
- Monzón napalm (1968)
- Obra poética completa (1978)
- Los últimos soles (1980)
- Una sombra donde sueña Camila O' Gorman (novela, 1973).

INTRODUCTION

Il est propre aux poètes de se dépayser par rapport au milieu d'où ils sortent. Molina n'échappe pas à cette généralisation: il est un poète atypique dans le panorama de la littérature argentine contemporaine. Ni le cultérisme intellectuel de la littérature «porteña» (de la ville de Buenos Aires), ni la tradition lyrique hispanisante, ni le folklorisme imaginaire, n'exercèrent aucune emprise sur lui.

Il structure son œuvre avec une volonté et un sens plus américain que celui de ses contemporains argentins, liés au potentiel culturel, prédominant et même excluant, de la ville de Buenos Aires.

Pour briser la barrière de conceptisme poétique de la littérature «porteña» dominée par des soucis philosophiques et métaphysiques (c'est le cas d'un Borges par exemple) il fait appel, avec un succès singulier, aux découvertes du surréalisme français. Il a su le recréer dans sa poétique, sans succomber à la tentation de se livrer à des simples imitations. La méthode surréaliste a été l'instrument de libération de son langage. Un langage américain, violent, débordant, sensuel et parfois blasphème. C'est un poète d'envergure, ayant en même temps, de moments d'intensité secrète et raffinée.

Sa fascination pour la vie dans sa complexité, son mystère, contradiction et abondance, sont à l'origine de la tournure baroque de son langage poétique.

En parcourant ce «summa» existentiel le lecteur ressent la présence d'un élan religieux, de racine païenne qui détourne l'énumération et la description de circonstances qui pourraient être chaotiques, vers une légitimation finale de notre existence.

Epris de la vie dans son bien et dans son mal, il se hasarde dans des gouffres existentiels avec le désir de déchiffrer ou d'enregistrer, la chaotique et peut-être ineffable présence de l'Amérique.

Il a parcouru intensément le Brésil, la Bolivie, le Pérou. Sa poésie dépeint les nuits lunaires des hauts plateaux des Andes, les hôtels borgnes témoins de l'amour menacé ou désespéré, la contemplation de la nature comme empreintes ininterrompues d'un dieu toujours en fuite.

Il a vécu, il vit «au dessous du volcan», d'un Continent en formation.

Aujourd'hui, Molina est considéré comme l'un des poètes le plus puissant et intense de l'Amérique Latine.

A. P.

POÈMES - POEMAS

TABLE DES MATIÈRES

LES CHOSES ET LE DÉLIRE (1941):	
Pendant que les grands jours passent	pag. 11
Nous aussi	» 15
Jeune homme désert	» 17
Feuilleton passionnel entre les pluies	» 19
PASSIONS TERRESTRES (1946):	
Comme la nostalgie	» 31
Dieux d'Amérique	» 33
HABITUDES ERRANTES OU LA ROTONDITÉ DE LA TERRE (1951):	
L'air libre	» 37
Les hôtels secrets	» 43
Amants vagabonds	» 47
Clef perdue	» 51
AMANTS AUX ANTIPODES (1961):	
Itinéraires	» 53
Se ranger	» 57
Ma contrée	» 59
Marée haute	» 61
LES BELLES FURIES (1966):	
Un lit de fourmis royales	» 67
Chaussure humaine	» 71
MONZÓN NAPALM (1968):	
La prisonnière	» 75
Information	» 77
POÈMES RÉCENTS:	
Zone gardée	» 79

MIENTRAS CORREN LOS GRANDES DÍAS

Arde en las cosas un terror antiguo, un profundo y secreto
soplo,
un ácido orgulloso y sombrío que llena las piedras de
grandes agujeros,
y torna crueles las húmedas manzanas, los árboles que el
sol consagró;
las lluvias entretejidas a los largos cabellos con salvajes
perfumes y su blanda y ondeante música;
los ropajes y los vanos objetos; la tierna madera dolorosa
en los tensos violines
y honrada y sumisa en la paciente mesa, en el infausto
ataúd,
a cuyo alrededor los ángeles impasibles y justos se reúnen
a recoger su parte de muerte;
las frutas de yeso y la íntima lámpara donde el atardecer
se condensa,
y los vestidos caen como un seco follaje a los pies de la
mujer desnudándose,
abriéndose en quietos círculos en torno a sus tobillos
como un espeso estanque
sobre el que la noche flamea y se ahonda, recogiendo ese
cuerpo melodioso,
arrastrando las sombras tras los cristales y los sueños tras
los semblantes dormidos;
en tanto, junto a la tibia habitación, el desolado viento
plañe bajo las hojas de la hiedra.
¡Oh, Tiempo! ¡Oh, enredadera pálida! ¡Oh, sagrada
fatiga de vivir...!

PENDANT QUE LES GRANDS JOURS
PASSENT

Dans les choses brûle une terreur ancienne, un souffle
profond et secret,
un acide orgueilleux et sombre qui sème les pierres de
grands trous,
et rend cruelles les pommes humides, les arbres que le
soleil consacra;
les pluies entrelacées aux longs cheveux avec des parfums
sauvages et leur molle et ondoyante musique;
les habits et les vains objets; le bois tendre et douloureux
dans les violons tendus
honnête et docile dans la table patiente, dans le néfaste
cercueil
autour duquel les anges impassibles et justes se réunissent
pour prendre leur part de mort;
les fruits de plâtre et la lampe intime où se condense le
crépuscule;
et les vêtements tombent comme un feuillage sec aux pieds
de la femme qui se dénude,
s'ouvrant en calmes cercles autour de ses chevilles
comme un étang épais,
la nuit flamboie profonde, recueillant ce corps
mélodieux,
traînant les ombres derrière les vitres et les rêves
derrière les visages endormis;
pendant ce temps, à côté de la chambre tiède, le vent
désolé se plaint sous les feuilles du lierre.
Ô, Temps! Ô lierre pâle! Ô sainte fatigue de vivre...!

¡Oh, estéril lumbre que en mi carne luchas! Tus puras
hebras trepan por mis huesos,
envolviendo mis vértebras tu espuma de suave ondular.
Y así, a través de los rostros apacibles, del invariable giro
del Verano,
a través de los muebles inmóviles y mansos, de las
canciones de alegre esplendor,
todo habla al absorto e indefenso testigo, a las postreras
sombras trepadoras,
de su incierta partida, de las manos transformándose en
la gramilla estival.
Entonces mi corazón lleno de idolatría se despierta
temblando,
como el que sueña que la sombra entra en él y su
adorable carne se licua
a un son lento y dulzón, poblado de flotantes animales
y neblinas,
y pasa la yema de sus dedos por sus cejas, comprueba de
nuevo sus labios y mira una vez más sus desiertas
rodillas,
acariciando en torno sus riquezas, sin penetrar su secreto,
mientras corren los grandes días sobre la tierra inmutable.

Ô stérile lueur qui lutte dans ma chair! Tes brins purs
grimpent par mes os,
enveloppant mes vertèbres de ton écume ondulante.
Et ainsi à travers les visages paisibles, l'invariable tour
de l'Été,
à travers les meubles immobiles et doux, les chansons
de gaie splendeur,
tout parle au témoin ébahi et sans défense, aux dernières
ombres grimpantes,
de son départ incertain, des mains se transmuant en
gazon estival.
Alors mon cœur empli d'idolatrie se réveille en tremblant
comme celui qui rêve que l'ombre le pénètre et que son
adorable chair se liquéfie
dans un rythme lent et douceâtre, habité d'animaux
flottants et de brumes,
et passant le bout des doigts par ses sourcils, constate
encore une fois ses lèvres et regarde de nouveau ses
genoux déserts,
caressant tout autour ses richesses sans pénétrer leur secret,
pendant que les grands jours passent sur la terre immuable.

TAMBIÉN NOSOTROS

Sí, zarparemos con los últimos barcos.
Al mar también le duelen las piedras que lo ciñen,
cuando su ronca cólera no basta
a estremecer la muerte del pequeño marisco.

Apartadme de mí, de mi larga estadía.
Siempre el rostro y las manos, el sueño y el espejo.
Podrías recordarme como al humo:
para eso hay muelles de dulce declive.

Eternas criaturas de la tierra,
seguiremos andando debajo de las flores,
con ligeras estrías azules en el hombro.
Y acaso reconozcan nuestros nietos por su pelo arbolado,
por sus ojos de tristes nadadores
y su manera de decir: «Otoño...».

NOUS AUSSI

Oui, nous partirons avec les derniers bateaux.
La mer aussi souffre des pierres qui l'étreignent
lorsque sa colère rauque ne suffit pas
à faire frémir la mort du petit coquillage.

Ecartez-moi de moi même, de mon long séjour.
Toujours le visage et les mains, le rêve et le miroir.
Tu pourrais te souvenir de moi comme de la fumée:
pour cela il a des digues dont la pente est douce.

Eternelles créatures de la terre,
nous continuerons à marcher au dessous des fleurs,
avec sur nos épaules de légères stries bleues.
Et peut-être reconnaîtra-t-on nos petit-fils à leurs cheveux
boisés,
à leurs yeux de tristes nageurs
et leur façon de dire: «Automne...».

JOVEN DESIERTO

Cuando llega la noche y solitario torno
a mi grisáceo lecho, como a una madriguera
donde, cual una amante fiel, la desesperanza contra mi
pecho sube
con guirnaldas de meses calcinados.

Lloro, entre mi espléndida y vana anatomía,
como una rama balanceada por un triste viento,
apenas verdadera entre lujuria y olvido
y la luz que desprenden los contornos del día,
cuya fúlgida barca tanto ha costado despedir
una vez más, una vez más, entre los hombres.

¡Oh, armonía, oh juventud necesaria para el aire!
Solo, entre las sombras que se persiguen como pájaros,
y el son distante del viento en los tejados húmedos.
Ya el tiempo es evidente, y en él beben mis venas,
con milenaria sed, a grandes sorbos, sin amparo.

JEUNE HOMME DÉSERT

Quand la nuit tombe et solitaire je retourne
à mon grisâtre lit comme à une tanière
où tel un amant fidèle, le désespoir serre ma poitrine
avec des guirlandes de mois calcinés.

Je pleure, entre ma splendide et vaine anatomie,
comme une branche balancée par un triste vent,
à peine réelle entre luxure et oubli
et la lumière que dégagent les contours du jour
dont la barque fulgurante j'ai quittée tant à regret
encore une fois, encore une fois, entre les hommes.

O harmonie, ô jeunesse pour l'air nécessaire!
Seul, entre les ombres qui se poursuivent comme des
oiseaux,
et le son lointain du vent sur les toits humides.
Déjà le temps est évident et mes veines s'y abreuvent
avec une soif millénaire, à grandes gorgées désamparées.

*Achevé d'imprimer
dans la Tipo-Litografia Armena
San Lazzaro degli Armeni
Venezia
au mois de mars 1982*

La Collection Nadir, consacrée à la diffusion des poètes argentins, est créée et dirigée par Abel Posse.
Couverture de Silvia Maddonni.